

critiques éclairés de leurs chefs-d'œuvre, ils ont vécu en bourgeois rangés, en paroissiens exemplaires, sortant peu de Paris, habitant la même rue, la même maison. Ames indépendantes et fières, après tout, sortes d'Alcestes moins irritables que le misanthrope, incapables comme lui d'aucune complaisance adulative, préservés d'ailleurs par la modération même de leurs goûts et la simplicité frugale de leur vie. Cœurs pieux et naïfs, que l'amitié a mis en garde contre l'égoïsme ; nobles esprits qui se dégagent, par le culte des lettres, de ce sillon monotone où l'habitude a emprisonné leur vie de chaque jour. Ils n'ont pas assez écrit pour se faire connaître du public, mais leur style ferme et clair permet au moins de les entrevoir (1).

M. Grégoire ressemblait par plus d'un point à ces pieux solitaires du grand siècle. Il en différait aussi, et la comparaison doit s'arrêter assez vite ; il avait en plus l'ardeur de son temps, le souci des questions politiques et sociales, un goût moins exclusif qui admettait le beau sous toutes ses formes. En un mot, ce n'était pas un contemporain de Boileau ; il avait donné ses premiers enthousiasmes à Chateaubriand, à Lamartine, à l'abbé de Lamennais et au Père Lacordaire ; il était arrivé à la jeunesse aux environs de 1830 ; ces chaudes années avaient été pour lui la période décisive, le moment où, comme

(1) M. Grégoire a fait un testament d'homme de lettres et de chrétien, il a consacré les produits de son travail à deux intérêts sur lesquels il avait concentré toute sa vie ses préoccupations les plus chères : à un intérêt de charité et à un intérêt d'éducation.

Il a légué certaines sommes aux hospices de Lyon et aux pauvres et fondé plusieurs demi-bourses dans les petits séminaires des diocèses de Lyon et de Belley.

« Afin d'y élever, lit-on dans son testament, des enfants pauvres d'un esprit et d'un cœur distingués. »